



Laure Samama

La maison sans toit

Hélène Gestern

« D'où l'intérêt de refaire patiemment le chemin parcouru, d'en relever les traces, d'y trouver les indices, les mégots, les empreintes... Enquête antipolicière, qui cherche à retrouver les auteurs de l'innocence plus que ceux du crime. »

CHRIS MARKER











Prendre des photographies est une responsabilité ; écrire sur elles tout autant. La pellicule, les pixels capturent un fragment de temps et d'espace, prélevé à un endroit précis du monde. Plusieurs théories expliquent à quel point l'image est un signe, sa composition subjective, son contenu sujet à interprétation. Elles sont toutes exactes. Mais elles tendent à oublier que la photographie s'appuie d'abord sur la vie : les traces de la lumière qui ricoche, ruisselle, frappe ou nimbe des objets, des visages, des vêtements ou des paysages, offrant une forme à ce qu'elle dessine. Que ce qu'elle montre n'est pas seulement une construction intellectuelle, une vue de l'esprit, mais la trace chimique d'une réalité qui fut, qui fut vraiment – et c'est peut-être pour cette raison qu'elle nous fait battre le cœur.

Les images sont un fragment de vie, même si cette vie, déjà, est renvoyée à la petite mort – ou la grande – qu'inflige le temps qui l'a plongée, à l'instant même où le photographe a appuyé sur le déclencheur, dans le passé. C'est cette contraction temporelle qui éclate dans les images de ce livre. Non seulement elles ont fixé la trace d'une maison mais, en plus, elles ont détaillé le lent processus de sa ruine, consignait à la fois les marques de la violence et celles du temps. On ignore ce qui s'est passé, l'accident, la tragédie,

le concours de circonstances qui ont fait que ces murs se sont trouvés vidés de leurs habitants. Mais on pressent le départ forcé, la fuite, l'abandon précipité. De ceux qui vivaient là, on ne sait rien : tout juste peut-on, à tel ou tel détail, deviner un âge, une confession, une façon de vivre ou de recevoir. Aventurer un discours sur eux, dont on ne connaît ni le nom ni le visage, écrire sur ce que nous inspirent les traces de leur vie, dans notre effort dérisoire pour ne pas les laisser perdre, sans succomber au goût du romanesque que suscite inévitablement toute narration photographique, est donc une tâche infiniment hasardeuse.

Quand j'ai vu ces images pour la première fois, et leur titre initial, *Ce qui reste*, j'ai immédiatement pensé à une formule de Georges Perec dans *Espèces d'espaces* : « ce qui reste quand il ne reste plus rien ». En matière de *plus rien*, Perec était un fin connaisseur : un père avalé par la guerre – mais qui au moins avait une tombe –, une mère disparue quelque part entre Drancy et Auschwitz et qui, elle, n'en avait pas. Il était fasciné par l'accumulation, les caves, les bric-à-brac, les boutiques des antiquaires : il en a décrit un certain nombre, et avec quelle maestria, dans *La Vie mode d'emploi*. En face des photographies de Laure, je touchais du doigt ce « plus rien », et à travers lui, une certaine violence de l'Histoire, par laquelle je fus fort lointainement concernée, et dont j'ai longtemps cherché la clé dans les mots des autres avant d'y renoncer. La sensation poignante de voir, soudain, l'insupportable réalité de l'exil, qui n'est pas seulement faim, soif, désespoir, violences, tracasseries administratives, coups et humiliations, refoulements à la frontière et corps transis.

Non, l'exil, c'est aussi l'envers, ce dont on ne parle plus, ce à quoi on ne s'autorise même plus à penser, le monde laissé derrière soi, pertes minuscules dont pourtant on ne guérira jamais : le bouquet séché de la mariée, l'album des photos de famille, les chaussons du bébé, la coupure de journal, les outils rafistolés, l'écusson d'un club de foot, les programmes

de cinéma, les trophées sportifs, le porte-monnaie en cuir râpé, la cravate des grands jours, le bol ébréché qu'on garde pour faire monter la mayonnaise (ou battre l'omelette, ou tourner la sauce au paprika), la boîte à chaussures remplie de cartes postales, un morceau de bolduc, de tresse, la collection de vignettes adhésives, la poupée, la ficelle qui sert de collier au chien, une accumulation d'objets marqués des cicatrices de l'existence que leurs taches, éraflures, et autres marques d'usure, désignaient comme les témoins irremplaçables de notre chronologie intime. L'exil, c'est la mémoire qui fuit entre les doigts avec ces choses laissées derrière soi et dont l'empreinte, privée de ses propriétaires, reste plantée là comme un témoignage poignant, une question à la fois microscopique et vertigineuse : où êtes-vous, que vous est-il arrivé ?

